




UNIVERSITÉ DU
LUXEMBOURG

□ FACULTÉ DES LETTRES, DES SCIENCES HUMAINES, DES ARTS ET DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Colloque international

Du style des idées : nationalisme et littérature (1870-1920)

Jeudi, 28 juin – vendredi, 29 juin 2018
Université du Luxembourg

ECCS | EDUCATION,
CULTURE, COGNITION
AND SOCIETY



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

 ÉCRITURES
EA 3943

Depuis la fin du XIXe siècle, plusieurs critiques (voire historiens) ont constaté le rôle prépondérant joué par le style littéraire dans la diffusion de l'idéologie nationaliste entre 1870 et 1920 ; l'influence de certaines images et de certaines figures rhétoriques récurrentes l'emporterait ainsi sur celle des idées énoncées. À partir d'un corpus d'œuvres d'écrivains marqués par le contexte du nationalisme (ou des nationalismes), le colloque propose de vérifier ce constat en mettant en évidence certains de ces stylèmes, partant, de questionner l'existence d'un style collectif nationaliste en littérature à cette époque.

COMITÉ ORGANISATEUR

Stéphanie Bertrand, Université de Lorraine

Alicia Devaux-Rodriguez, Université de Lorraine et Université du Luxembourg

Sylvie Freyermuth, Université du Luxembourg

Diana Mistreanu, Université du Luxembourg

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Jean-François Bonnot, professeur des Universités honoraire, associé au Centre « Écritures », Université de Lorraine

Stéphane Chaudier, professeur des Universités, Université de Lille III

Emmanuelle Kaës, maître de conférences HDR, Université de Tours

Denis Pernot, professeur des Universités, Université Paris XIII

Gilles Philippe, professeur des Universités, Université de Lausanne

Jean-Michel Wittmann, professeur des Universités, Université de Lorraine

JEUDI 28 JUI 2018

- 8.45** Accueil
- 9:00-9:20** Ouverture par le doyen et les organisatrices
- 9:20-10:20** **Conférence d'ouverture**
Jean Rouaud : « Sacré style »
- 10:20-10:40** Pause

Session 1

Le nationalisme : une idéologie du style et de la poésie

Présidence de séance : **Sylvie Freyermuth**

- 10:40-11:10** **Nicolas Di Méo** (Université de Strasbourg)
« *Classicisme assimilateur et défense de la primauté de la France : une politique du style* »
- 11:10-11:40** **Pierre Masson** (Université de Nantes)
« *Pourquoi Gide n'était pas un vrai nationaliste* »
- 11:40-12:00** Discussion
- 12:00-13:30** Pause déjeuner – Restaurant de l'Innovation

Session 2

Imaginaires linguistiques nationalistes

Présidence de séance : **Stéphane Chaudier**

- 13:30-14:00** **Jean-Michel Wittmann** (Université de Lorraine)
« *Le style viril : un fantasme nationaliste ?* »
- 14:00-14:30** **Stéphanie Bertrand** (Université de Lorraine)
« *“L'énergie” : une certaine idée de la nation et du style (Les 4B et Maurras)* »
- 14:30-14:45** Discussion
- 14:45-15:00** Pause

JEUDI 28 JUIIN 2018

Session 3

Maurras et le style

Présidence de séance : **Pierre Masson**

- 15:00-15:30** **Vincent Berthelier** (Sorbonne Université)
« *Maurras stylisticien nationaliste : entre positionnement littéraire et stratégie politique* »
- 15:30-16:00** **Wendy Prin-Conti** (Université Paris III – Sorbonne Nouvelle)
« *La renaissance classique de Charles Maurras à l'épreuve du vers* »
- 16:00-16:15** Discussion
- 16:15-16:30** Pause

Session 4

Barrès et le style

Présidence de séance : **Pierre Masson**

- 16:30-17:00** **Vital Rambaud** (Sorbonne Université et Sorbonne Université-Abu Dhabi)
« *Chronique de la Grande Guerre de Maurice Barrès ou le refus stylistique du kaki* »
- 17:00-17:30** **Michela Gardini** (Università degli Studi di Bergamo)
« *Jeanne d'Arc d'après Maurice Barrès entre nationalisme et mysticisme* »
- 17:30-17:45** Discussion
- 19:30** Dîner festif – Restaurant « Origami »

VENDREDI 29 JUIN 2018

Session 5

Manifestations singulières d'un style nationaliste

Présidence de séance : **Nathalie Roelens**

- 9:30-10:00** **Aurélien Lorig** (Université de Lorraine)
« *Georges Darien et l'écriture pamphlétaire du nationalisme dans Les Pharisiens (1891) : un style monstre* »
- 10:00-10:30** **Alexandre de Vitry** (ENS/CNRS/Collège de France)
« *Le "fin langage français" de Péguy : style national ou stylistique nationaliste ?* »
- 10:30-10:50** Discussion
- 10:50-11:05** Pause

Session 6

Le style nationaliste au prisme de la sociologie et de l'histoire

Présidence de séance : **Christophe Ippolito**

- 11:05-11:35** **Cédric Passard** (Sciences Po Lille)
« *Le nationalisme sous couvert de sociologie : le style crypto-pamphlétaire d'Édouard Drumont* »
- 11:35-12:05** **Sylvie Freyermuth** (Université du Luxembourg) et
Jean-François P. Bonnot (Centre « Écritures », Université de Lorraine)
« *À propos de l'emploi de Grande Guerre en contexte littéraire et journalistique durant la période 1914-1918* »
- 12:05-12:20** Discussion
- 12:30-14:00** Pause déjeuner – Restaurant de l'Innovation

VENDREDI 29 JUIN 2018

Session 7

*De la parodie à la polyphonie : quelques limites à la conception
nationaliste du style littéraire*

Présidence de séance : **Vital Rambaud**

- 14:00-14:30** **Elodie Dufour-Magot** (Université Grenoble Alpes)
« *Henri de Régnier, l'imposteur. Français, mais pas
nationaliste : un autre investissement imaginaire du
style classique dans les années 1890-1920* »
- 14:30-15:00** **Stéphane Chaudier** (Université Lille III)
« *Proust et la parodie du style nationaliste* »
- 15:00-15:30** **Christophe Ippolito** (Université Georgia Tech,
Atlanta)
« *Le nationalisme par lui-même : sur une anthologie
du nationalisme et de ses styles* »
- 15:30-16:00** Discussion et conclusions

Vincent Berthelier : « Maurras stylisticien nationaliste : entre positionnement littéraire et stratégie politique »

Nous nous proposons d'étudier l'imaginaire du style que développe Charles Maurras, en particulier dans ses articles (dans *La Plume*, *La Gazette de France*, *La Revue encyclopédique* et *L'Action française*) et essais consacrés à la littérature. Maurras fait jouer, plus par volonté d'hégémonie dans le champ littéraire que par désaccord politique, des principes stylistiques (inspirés de Buffon et relus à travers Bourget) contre les romantiques mais aussi contre les « faux classiques » parnassiens et symbolistes. Nous montrerons le caractère éminemment nationaliste des reproches stylistiques adressés à ses contemporains : absence de hiérarchie dans la phrase des Goncourt ou le vers de Verlaine et Mallarmé, caractère nordique de Huysmans, gratuité des expansions du vers ou de la prose de Régnier, inspiration cubaine d'Heredia. A l'inverse, Maurras, par opportunisme politique, défend le style populaire de Proudhon ou de Gyp, en tant que style authentiquement français. Maurras doit enfin intégrer un étranger, Moréas, au génie national : ses singularités stylistiques sont comparées à la liberté des écrivains royaux à l'égard des lois des grammairiens, contre un modèle puriste, bonapartiste, de la correction linguistique. Les commentaires ciblés, citations à l'appui, que l'on trouve dans ses articles nous permettront de reconstituer les normes conjointement esthétiques, politiques et nationales que tente d'établir Maurras.

Ancien élève de l'ENS Ulm (promotion 2012) et agrégé de lettres modernes (2015), Vincent Berthelier est titulaire d'un Master de Lettres modernes de l'université Paris-Sorbonne ; il est actuellement doctorant à l'université Paris-Sorbonne sous la direction de Mme Christelle Reggiani, pour une thèse intitulée : « Le style réactionnaire : positions de la droite littéraire française sur la langue et le style au XX^e siècle » (co-direction envisagée avec Gilles Philippe). Il est le co-organisateur des séminaires d'élèves « Lectures de Marx » et du « Séminaire Littéraire des Armes de la Critique » (consacré à l'approche matérialiste ou sociologique de la littérature) à l'ENS Ulm depuis 2013.

Stéphanie Bertrand : « L'énergie » : une certaine idée de la nation et du style (Les 4B et Maurras) »

Si l'éloge de « l'énergie », s'agissant du comportement individuel comme collectif, est relativement ancien, et généralement associé d'abord à l'époque

des Lumières¹, reste que sa valorisation, au tournant du XIX^e et XX^e siècle, prend un sens particulier dans le contexte de la réaction contre l'esprit de décadence : l'idéal d'énergie s'oppose alors à la prétendue mollesse et à l'apparent relâchement ambiants, perçus comme les symptômes d'une France décadente. Dès lors, et conformément à l'analogie explicitée par Bourget dans sa célèbre « Théorie de la décadence », c'est bien « l'énergie nationale » autant que « l'énergie du style » qu'il convient de restaurer. Il s'agira ainsi de comprendre les formes et les enjeux spécifiques de cet idéal de « style énergique » chez quelques écrivains ou théoriciens marqués par l'idéologie nationaliste (Barrès et Maurras principalement).

Agrégée de lettres modernes, Stéphanie Bertrand est maître de conférences en langue et littérature françaises des XX^e et XXI^e siècles à l'Université de Lorraine (site de Metz). Spécialiste de Gide auquel elle a consacré sa thèse (*André Gide et l'aphorisme. Du style des idées*, tout juste publiée aux éditions Classiques Garnier, collection « Investigations stylistiques »), elle s'intéresse plus largement au style et aux imaginaires linguistiques des écrivains dans leurs liens à la construction d'une figure d'autorité.

Stéphane Chaudier : « Proust et la parodie du style nationaliste »

Dans ce grand roman en partie dépolitisé qu'est *La Recherche*, la question du nationalisme et de son évaluation n'est ni centrale ni autonome ; les thèses nationalistes ne prennent consistance que dans la mesure où elles prétendent enrégimenter la littérature, la placer sous la tutelle d'une défense et illustration jugées prioritaires de la Patrie menacée.

¹ Voir Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, 1988.

Les grands nationalistes de *La Recherche* sont des critiques et théoriciens de la littérature : les tirades de Norpois et Brichot présentent à cet égard de troublantes analogies stylistiques ; elles invitent à poser l'existence, dans la polyphonie proustienne, d'un discours nationaliste parodique parce que parodié.

La parodie s'exerce dans deux directions : le lyrisme patriotique fondé sur l'exaltation de la Patrie en tant que singularité collective non universalisable ; la réfutation et le discrédit des tièdes ou des réfractaires qui relativisent fortement l'impératif patriotico-nationaliste. À ce titre, c'est l'œuvre engagée de Barrès qui servira de matrice pour définir les stylèmes du style nationaliste, dans sa double composante lyrique et polémique.

Stéphane Chaudier est Professeur de langue et littérature françaises des XX^e et XXI^e siècles à l'université de Lille. Stylisticien, il est spécialiste de Proust, auquel il a consacré sa thèse (*Proust et le vocabulaire religieux : la cathédrale profane* publiée chez Champion en 2004), et son HDR, sur les enjeux de la description (à paraître chez Garnier, dans la collection que dirige Luc Fraise).

Nicolas Di Méo : « Classicisme assimilateur et défense de la primauté de la France : une politique du style »

Cette communication s'interroge sur la notion de classicisme (ou d'écriture classique) dans ses rapports avec l'une des formes dominantes du discours nationaliste français au tournant des XIX^e et XX^e siècles, celle qui définit le classicisme comme un « produit de greffage » (Paul Valéry), autrement dit comme la synthèse d'influences culturelles variées, et voit la France comme « la plus classique des terres » (Gide), car la plus diverse dans sa formation. Dans cette perspective, le style classique (qu'il conviendra de définir, mais qui se caractérise par un mélange complexe de recherche d'harmonie et d'intégration d'éléments novateurs, voire avant-gardistes) remplit une double fonction, au-delà de l'inscription des œuvres concernées dans un champ littéraire encore marqué par l'influence des modèles issus du XVII^e et du XVIII^e siècles : 1/ rappeler – ou proclamer – les origines grecques et latines de la France, afin de faire de cette dernière l'héritière d'une tradition paneuropéenne particulièrement valorisée ; 2/ proposer un modèle d'assimilation harmonieuse des

richesses culturelles étrangères, dans le respect des identités et des équilibres existants. Cette approche du classicisme, sur le plan politique, se distingue de celle des stricts tenants de la latinité, comme Maurras. On la retrouve chez des auteurs comme Gide, Larbaud, Giraudoux ou encore Benda, connus pour leur cosmopolitisme ou leur universalisme, mais chez qui, en fait, la dimension nationaliste (au sens du « nationalisme ouvert » défini par Michel Winock, et non du « nationalisme fermé », xénophobe et incitant au repli sur soi) est pourtant indéniable. C'est que l'enjeu est justement de proclamer la primauté de la France dans le monde en la fondant non sur le rejet des modèles étrangers, mais sur la capacité unique que posséderait soi-disant le pays à assimiler harmonieusement des influences variées, autrement dit à s'enrichir au contact des productions culturelles et esthétiques étrangères sans perdre sa propre identité.

Docteur en littérature française, Nicolas Di Méo est conservateur des bibliothèques et chargé de cours à l'Université de Strasbourg. Il est spécialiste de la littérature française de l'entre-deux-guerres, qu'il envisage dans une perspective d'histoire littéraire et d'histoire des représentations, et travaille aussi sur les littératures africaines francophones contemporaines. Parmi ses publications figurent deux ouvrages (*Le Cosmopolitisme dans la littérature française de Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 2009, et une étude sur *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar parue chez Atlande en 2014), ainsi qu'une quarantaine d'articles.

Elodie Dufour-Magot : « Henri de Régnier, l'imposteur. Français, mais pas nationaliste : un autre investissement imaginaire du style classique dans les années 1890-1920 »

La Première Guerre mondiale crispe les représentations du bon style autour de l'appartenance nationale. Ce « style français », dont chacun se pare fièrement, fait pourtant l'objet d'une guerre civile plus ou moins déclarée. N'est pas « français » qui veut, quand bien même il ne s'agirait « que » du style, et les revendications du titre se heurtent parfois à de farouches contestations. Une difficulté s'ajoute si l'on considère combien cet imaginaire du style « français » a partie liée avec celui d'un style « classique », au point que les deux adjectifs deviennent presque des synonymes, à la faveur de ce que Stéphane Zékian a appelé « l'invention

des classiques² » au XIXe siècle. Mais si pour les uns, comme André Gide, il n'y a de classiques que Français, pour les autres, comme Charles Maurras, il n'y a de Français que classiques – ce qui ne revient pas au même, car l'implication ne fonctionne pas dans les deux sens. Pour Gide, le classicisme représente une exception française, non une condition pour être français.

Que la notion de classicisme fluctue au gré des besoins esthétiques et idéologiques, Michel Murat l'a bien vu, qui constate qu'elle varie « en fonction des débats où il sert d'argument³ ». Le cas d'Henri de Régnier concentre et révèle ces problématiques d'époque. Ce poète et conteur symboliste, d'abord encouragé par Charles Maurras pour un prometteur revirement classique à la fin des années 1890, déçoit vite les espoirs des nationalistes. Les articles venimeux se succèdent alors contre cet usurpateur du style français, trop souvent couronné « classique » aux yeux des maurrassiens. C'est qu'une même étiquette, surinvestie de sens et de valeurs, ne recouvre pas une même réalité. L'exemple de Régnier éclaire la façon dont la revendication du style classique cristallise les débats littéraires de l'époque.

Ma communication propose de cerner les enjeux de cette guerre de conquête idéologique déplacée sur le terrain stylistique. Elle veut montrer comment, dans l'attribution ou dans la contestation de brevets de classicisme au début du XXe siècle, se livrent conjointement querelle esthétique et querelle idéologique, et comment Régnier s'efforce, au contraire, de délier style national et style nationaliste, en dégagant la notion classique des dogmes dont on prétend l'investir.

Élodie Dufour-Magot est agrégée de lettres modernes et a soutenu fin 2017 une thèse en littérature et langue françaises intitulée : « Comment peut-on être classique au tournant des XIX^e et XX^e siècles ? », sous la direction de Bertrand Vibert. Ses travaux portent en particulier sur l'œuvre romanesque d'Henri de Régnier, d'Anatole France et de René Boylesve. Elle a publié plusieurs articles, sur Régnier (« Henri de Régnier "postclassique" ? Approche stylistique de *La Double Maîtresse* et du *Passé vivant* », *Tel qu'en songe, Bulletin de la Société des Lecteurs d'Henri de Régnier*, n° 3, 2017) et « Régnier pasticheur : pour éviter les malentendus », *Tel qu'en songe*, n° 1, 2015) et sur France (« La verve

² Stéphane Zékian, *L'Invention des classiques*, Paris, CNRS éditions, 2012.

³ Michel Murat, « Gide ou "le meilleur représentant du classicisme" », *Le Classicisme des modernes : représentations de l'âge classique au XXe siècle*, PUF, numéro thématique de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2 avril 2007, p. 313.

dans l'œuvre critique d'Anatole France », *Recherches et Travaux*, n° 85 : La verve, 2014). Membre de l'équipe de recherche Litt&Arts (UMR 5316 – Université de Grenoble Alpes), elle est membre de l'équipe éditoriale du projet ENCHRE (édition numérique des cahiers et carnets d'Henri de Régner).

Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot : « À propos de l'emploi de *Grande Guerre* en contexte littéraire et journalistique durant la période 1914-1918 »

On connaît le débat passionné portant sur les notions de « consentement » vs. « contrainte », de « brutalisation » et de « culture de guerre » vs. « culture de paix », qui a opposé deux écoles d'historiens, celle de « Péronne », menée par Jean-Jacques Becker, Annette Becker, et Stéphane Audoin-Rouzeau, et celle des « Sudistes », organisée autour de Rémy Cazals, Frédéric Rousseau et de quelques autres. Pour ceux-ci, comme le souligne Julien, « il faut voir avant tout dans la guerre une violence imposée. [...] Face au réseau des contraintes, il faut parler d'obéissance et de soumission plus que de consentement. » En effet, si au plan global, celui des sociétés européennes engagées dans la guerre, il est possible d'envisager une certaine adhésion, il en va bien différemment au plan d'une approche catégorielle individuée. En ce qui concerne la notion de « culture de guerre », Loez et Offenstadt ont raison de souligner qu'une *culture*, quelle qu'elle soit, ne peut surgir quasi miraculeusement d'un « événement, fût-il majeur comme la grande guerre. On comprend mal comment une “culture”, c'est-à-dire un ensemble complexe et cohérent de représentations partagées, pourrait apparaître en quelques semaines. De plus, le terme “culture de guerre”, en liant une culture à un événement, efface la longue durée sur laquelle, précisément, se construit, se modifie et se transmet une “culture”. »

Nous montrerons que, s'il existe en effet un style patriotique, voire nationaliste, il n'est quasiment jamais utilisé dans les productions, littéraires ou non, des premiers intéressés – les combattants – et caractérise avant tout un discours de l'arrière. De ce point de vue, certaines expressions lexicalisées, notamment « grande guerre » – avec ou sans majuscules –, ne sont qu'en apparence porteuses de valeurs « patriotiques », aussi bien dans l'usage qui en est fait par les soldats, que dans la littérature journalistique et romanesque. D'autres termes, tel

l'emblématique « b/Boche » sont plus délicats à caractériser et renvoient à un imaginaire foisonnant.

Sylvie Freyermuth est Professeure de Langue et Littérature françaises à l'Université du Luxembourg. Spécialiste des XX^e et XXI^e siècles, elle s'intéresse notamment aux questions de cohérence textuelle et à l'inscription, dans la littérature, des questions sociales, politiques et économiques.

Jean-François P. Bonnot, membre associé du Centre Écritures de l'Université de Lorraine, a exercé en qualité de Professeur de linguistique générale et de phonétique expérimentale. Ses travaux portent actuellement sur l'histoire des idées et sur l'interface entre littérature, géographie et histoire sociales.

Michela Gardini : « Jeanne d'Arc d'après Maurice Barrès entre nationalisme et mysticisme »

L'admiration de Maurice Barrès pour la figure de Jeanne d'Arc accompagne la pensée et l'écriture de l'auteur à plusieurs reprises, comme une constante à laquelle il revient aussi bien dans son discours politique que dans sa production littéraire, l'une et l'autre étroitement entremêlés.

À commencer par une géographie particulière qui trouve dans la commune origine lorraine l'inspiration pour une profonde identification au personnage, c'est autour du binôme nationalisme/religion que Barrès va construire son imaginaire johannique. Mais là où d'autres écrivains contemporains de Barrès en parlant de Jeanne d'Arc ont abouti à un discours agressif et violent sous le signe de la vitupération, comme dans le cas du pamphlet de Léon Bloy *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* (1915), au contraire Barrès, lorsqu'il parle de Jeanne d'Arc, dépasse son propre nationalisme à l'avantage d'un discours universalisant et aux accents mystiques.

Si, d'une part, en décembre 1914, la proposition de Barrès à la Chambre des Députés d'un nouveau projet de loi pour instituer une fête nationale de Jeanne d'Arc s'insère sans conteste dans une perspective nationaliste, de l'autre l'auteur s'ouvre à une perspective spirituelle en reconnaissant que la mission de Jeanne va bien au-delà des frontières de la nation.

Notre communication vise, donc, à explorer la scène énonciative barrésienne autour du personnage de Jeanne d'Arc, afin de démontrer

l'originalité de l'auteur par rapport à un discours qui pourrait risquer d'être stéréotypé.

Michela Gardini est professeur associé de littérature française à l'Université de Bergame. Elle s'occupe de littérature française moderne et contemporaine et ses recherches portent d'une part sur les rapports entre littérature et religion et les représentations du surnaturel, notamment à la *fin de siècle* et, d'autre part, sur le rapport entre littérature et justice. Parmi ses publications : le volume *Joséphin Péladan. Esthétique, magie et politique* (Paris, Classiques Garnier, 2015) ; une étude sur Jeanne d'Arc (*Giovanna d'Arco e i suoi doppi*, Bergamo, Sestante, 2009) ; une édition consacrée à Remy de Gourmont et à ses *Écrits sur Shakespeare et la littérature anglaise en France* (textes choisis, présentés et annotés par Michela Gardini, Pisa, Edizioni ETS, 2017).

Christophe Ippolito : « Le nationalisme par lui-même : sur une anthologie du nationalisme et de ses styles »

L'ambition de cette communication est de montrer dans un premier temps la diversité des styles « nationalistes », qui ne sauraient semble-t-il être ramenés à un seul paradigme si complexe soit-il. Il est en revanche permis de s'interroger sur les formes récurrentes des rhétoriques utilisées par les partis ou mouvements nationalistes, car il existe de 1870 à 1920 des convergences qu'on rappellera. Le corpus choisi consistera principalement, en dehors d'œuvres de Barrès, France et quelques autres, en un corpus déjà constitué par l'historien Raoul Girardet dans *Le nationalisme français. Anthologie 1871-1914* (1966), et sera analysé dans une perspective proprement stylistique, avec recherche d'écarts et de constantes. Girardet, spécialiste du nationalisme, fut souvent considéré comme un nationaliste. Dans un deuxième temps, si pour reprendre la formule bien connue de Flaubert le style est une manière absolue de voir les choses, il peut être utile de réaffirmer qu'il y a plusieurs manières de voir une nation, qui peuvent être tout aussi absolues les unes que les autres. Ce que Flaubert affirme par cette formule, c'est que la technique du style est beaucoup moins importante que la vision du monde qui préside à l'écriture, et Alfred Binet reprenait le même argument dans son compte-rendu d'un ouvrage d'Antoine Albalat sur le travail du style au début du siècle dernier. On analysera les divergences et les similitudes des

visions du monde présentées par cette même anthologie de Girardet. On ne manquera pas, ce faisant, d'interroger certains aspects de cette anthologie (et particulièrement la manière qu'elle a de présenter ses choix), médiation en laquelle on peut voir aussi bien un catalogue qu'un miroir.

Directeur du programme de français au Georgia Institute of Technology (Atlanta) et membre associé externe du Centre Écritures (EA 3943), Christophe Ippolito travaille sur la littérature française et francophone après 1800, et est l'auteur ou l'éditeur d'ouvrages sur Flaubert, la description, la résistance à la modernité, le Liban, et le récit de soi. Pour plus de renseignements, voir <https://www.iac.gatech.edu/people/faculty/ippolito>.

Aurélien Lorig : « Georges Darien et l'écriture pamphlétaire du nationalisme dans *Les Pharisiens* (1891) : un style monstre »

Le nationalisme de Georges Darien reflète une époque où l'idéologie de la nation connaît des dérives que l'écrivain voit comme une marque décadente, symptomatique de l'impuissance de la France « à faire jaillir d'elle-même l'énergie qui doit la sauver » (*La Belle France*). Dans les années 1890, l'affaire Dreyfus tend à déplacer la problématique nationaliste vers une droite politique, antiparlementaire et antisémite. Cette idéologie où le juif est abominé, incarnée par Édouard Drumont, l'auteur de la *France Juive* (1886), Darien la retourne contre l'écrivain antisémite, en 1891, lorsqu'il rédige le roman pamphlétaire des *Pharisiens*. « L'Ogre », c'est ainsi qu'il nomme Drumont, y est représenté comme une « synthèse vivante » de la III^e République sans morale ni scrupule. À travers Vendredeuil, double symbolique de l'auteur, Darien met en œuvre une rhétorique de la surenchère et de la flétrissure, laquelle passe par la parodie de l'influence naturaliste dont les soubassements physiologiques et raciologiques supposent que le comportement de l'homme soit inscrit de manière organique. La fiction cherche à dépeindre Drumont tel un monstre. Les thèmes de l'atavisme, du milieu familial et des bas appétits moquent les prétentions de celui qui ambitionne de faire sien les ressorts du roman social (Zola, Bourget). Le portrait de l'écrivain, entre rire de la satire et grotesque de la caricature, nourrit un comique où les tropes sont au service de la disqualification d'un homme qui rêve

d'être le futur « chef » d'un nationalisme politico-littéraire. Ainsi, l'usage de la périphrase au service d'une amplification oratoire de la péjoration ; le sème de la souillure à travers la préfixation privative (« infécondité », « incontinence », « insalubrité ») qui en fait une créature ridicule, pataude et impuissante ; les métaphores de l'absorption qui laissent apparaître une liquidité rapidement devenue "liquidation" d'une idéologie nationaliste fangeuse ; l'imaginaire de la prostitution qui se décline au fil du texte pour éreinter la figure antisémite ; sont autant de faits et d'usages de la langue qui développent une parole pamphlétaire où l'imposture comme la posture littéraires sont mises à mal. Tout cela trouve un aboutissement dans les intertextes (gigantisme rabelaisien ; galanterie de la Carte du Tendre ; engagement voltairien) dont l'emploi et le détournement impliquent une vision critique du nationalisme. Texte politiquement engagé, la fiction des *Pharisiens* accompagne finalement une "fin de siècle" où éthique et esthétique témoignent d'une idéologie nationaliste éloignée de ses origines républicaines (Déroulède).

Aurélien Lorig est professeur agrégé de Lettres modernes et docteur ès Lettres. Il assure des cours en lycée et prend en charge des TD à l'Université de Lorraine. Sa thèse soutenue le 6 mars 2015, sous la direction d'Alain Pagès, a porté sur l'œuvre et le parcours littéraire de Georges Darien (*Un destin littéraire. Georges Darien*, à paraître sous une forme remaniée). Il prend actuellement part aux projets de recherche du « Naturalisme-Monde » avec Olivier Lombroso et Alain Pagès (Paris 3) et aux activités de l'axe 3 du Centre Écritures de l'Université de Lorraine.

Pierre Masson : « Pourquoi Gide n'était pas un vrai nationaliste »

Au début du vingtième siècle, Maurras élabore une conception du nationalisme qui, sur le plan artistique, prend l'idéal classique comme horizon. Il s'agit d'un culte qui se veut avant tout formaliste, à propos duquel un débat s'organise en 1908 à partir d'une enquête de *La Phalange*. L'intervention de Gide dans ce débat va alors pousser certains maurrassiens à révéler leur véritable conception, qui suppose une écriture démonstrative, telle que l'illustrent des romanciers comme Bourget et Bordeaux. Cependant, si l'on constate que cet aspect didactique n'est pas le propre du nationalisme, mais de toute écriture politisée, on est amené à

constater que le propre de l'écriture nationaliste est un certain imaginaire dominé par la fixation spatiale et la fascination de la mort.

Pierre Masson est Professeur émérite de l'Université de Nantes. Spécialiste de l'œuvre d'André Gide, il a publié sur elle plusieurs études ; il a également publié plusieurs correspondances de Gide et édité 4 volumes de ses œuvres dans la collection de la Pléiade. Il est le directeur du *Bulletin des Amis d'André Gide*.

Cédric Passard : « Le nationalisme sous couvert de sociologie : le style crypto-pamphlétaire d'Édouard Drumont »

Auteur de multiples écrits nationalistes et antisémites à grand succès à la fin du XIX^{ème} siècle (en 1886, sa *France juive* se vend à 60000 exemplaires), Édouard Drumont (1844-1917) se présente comme sociologue à un moment où les bornes disciplinaires de cette nouvelle science ne sont pas encore bien établies. Afin de légitimer son idéologie, Drumont prétend ainsi s'appuyer sur un savoir positif en convoquant tout un registre pseudo-savant et en se revendiquant de travaux de figures reconnues du monde académique (Charcot, Renan, Taine...). Il récuse, de ce fait, l'étiquette de pamphlétaire qui lui est souvent assignée. L'écriture de Drumont tire sans doute, de ce point de vue, une grande partie de son efficacité du fait qu'elle habille son message nationaliste et judéophobe d'une telle rhétorique de la scientificité.

Pourtant, cette posture scientifique n'apparaît pas dénuée d'ambiguïté, car Drumont reconnaît aussi qu'il s'écarte et se « met en désaccord avec la science officielle du moment » (*La France juive*), car celle-ci lui apparaît falsifiée. Bien qu'il se réclame de la sociologie naissante, Drumont ne fonde donc pas son raisonnement sur une démonstration empirique ou rationnelle mais recourt à un « style émotif » (Luc Boltanski) caractéristique du genre pamphlétaire. A cette époque où les sciences sociales sont encore balbutiantes et où une partie de la littérature affirme une ambition sociologique, Drumont n'hésite pas non plus à utiliser les ressorts du roman social. De fait, la narration tient souvent lieu d'argumentation. Drumont témoigne ainsi d'une certaine capacité à puiser dans des registres et des styles différenciés pour diffuser ses idées.

Cédric Passard est maître de conférences en science politique à Sciences Po Lille et chercheur au CERAPS-CNRS. Il a récemment publié *L'âge d'or du pamphlet (1868-1898)* aux Éditions du CNRS (2015, ouvrage issu de sa thèse). Il poursuit actuellement ses recherches concernant la littérature pamphlétaire sur la période de l'entre-deux-guerres.

Wendy Prin-Conti : « La renaissance classique de Charles Maurras à l'épreuve du vers »

On connaît aujourd'hui Charles Maurras essentiellement pour son œuvre en prose. Il est resté, dans l'esprit de ceux qui s'intéressent à la chose littéraire, le journaliste polémiste de *l'Action française* et l'essayiste tout aussi virulent de *L'Avenir de l'intelligence* et des *Trois idées politiques*. Sa production poétique, pourtant conséquente, tend en revanche à sombrer dans l'oubli. Le contresens est majeur. C'est en effet dans son œuvre versifiée que Maurras plaçait explicitement sa plus grande réussite en tant qu'écrivain.

Cette communication suivra de fait trois grandes directions. D'abord, il s'agira de montrer, en s'appuyant sur la substantielle préface de *La Musique intérieure*, les fondements de cette supériorité que Maurras reconnaît à la poésie par rapport à la prose. On verra que, sous sa plume, l'activité journalistique n'est en rien valorisée. De ses « longues années de propagande impersonnelle⁴ », il retient essentiellement le devoir qui lui était imposé d'écrire « en bête, chaque soir ou chaque matin, ces espèces de lettres-circulaires nommées des articles pour commenter le fait du jour ou en tirer la moralité ». Cette pratique de la prose lui procure une grande insatisfaction. Activé par la pression de l'instant, il n'y peut travailler son texte à loisir. Il lui faut en effet « voir vite l'essentiel, le définir et le qualifier dans un style voisin de celui des dépêches et des faits-divers, non sans avoir à s'avouer, à demi voix, que ce *brouillon cursif* ne peut être exact n'étant pas tout à fait complet⁵. » Il doit alors se satisfaire d'une langue maladroite, dont la principale qualité est l'efficacité. « L'action a sa loi. Elle appelle, elle souffre, elle impose même ces enchevêtrements, ces répétitions, ces à peu près qui sont les maladies de la prose rapide ». C'est donc empli d'un malaise durable que

⁴ L'ensemble des citations qui vont suivre sont extraites de *La Musique intérieure*, Paris, Grasset 1925.

⁵ Nous soulignons.

Maurras se décrit, sortant chaque soir des salles de rédaction, tandis que revient le hanter « ce qu'il aurait dû dire et ce qu'il n'a pas dit, ce qu'il a dit tout de travers et qu'il ne rattrapera plus ». C'est alors qu'advient son miracle quotidien, « la consolation divine des vers », qui prend la suite de cette prose défaillante, « figée et morte ». En rentrant chez lui, bercé par le rythme de la marche, Maurras se met à versifier les idées qu'il a développées jusque-là imparfaitement. Contre « l'informe et le bâclé », « le vague et le diffus » qu'il ne pouvait combattre dans son œuvre journalistique, il savoure enfin, grâce à la poésie, « ce vrai bonheur de mettre enfin l'idée d'accord avec la chose ».

Par conséquent, cette communication analysera dans un deuxième temps la manière dont la doctrine de la renaissance classique trouve à s'incarner, théoriquement, dans l'art poétique maurrassien. La démonstration s'appuiera essentiellement sur trois textes : le long article paru le 1er janvier 1895 dans *La Revue Encyclopédique* et intitulé « Paul Verlaine, les époques de sa poésie » ; la réponse proposée par Maurras dans l'*Action française* du 11 mai 1909 à l'enquête de l'*Intransigeant*, laquelle cherchait à couronner « le plus beau vers » de notre littérature ; enfin *L'Avenir de l'intelligence*. Arme de guerre contre le romantisme, la poésie, telle que la conçoit Maurras, promeut le travail contre l'inspiration. Le dessaisissement du créateur est vigoureusement combattu. Sont prônés tout à la fois le souci de la composition, la clarté et la simplicité. Surtout, les attaques maurrassiennes contre l'individualisme, vu comme un mal social issu de la Révolution, trouvent partout une traduction stylistique. Si le substantif et l'épithète ne doivent jamais faire saillie dans la phrase (idée commune à la prose et à la poésie), les figures de rhétoriques et les procédés paronomastiques ne doivent pas être multipliés. Le vers ne doit en effet jamais se singulariser par rapport à l'ensemble dans lequel il s'insère. Le tout prévaut sur la partie. Fidèle à l'esprit de la tradition, Maurras défend encore avec acharnement un certain nombre de règles, dont celle du « e » muet.

Dans un troisième et dernier moment, cette communication entendra confronter la réflexion théorique à la pratique. Retraçant son évolution littéraire, Maurras se présente dans *La Musique intérieure* en romantique repentí. Il semblerait néanmoins que le poète n'ait pas renoncé à ce passé aussi intégralement qu'il le prétend. Le choix du vers impair (le plus souvent l'ennéasyllabe), la pratique récurrente de l'hiatus ou de l'apocope, le goût de faire rimer des pluriels avec des singuliers, plus largement la défense d'une rime pour l'oreille : voilà bien autant de traits

qui témoignent d'un indéniable héritage romantique. Il s'agira alors de voir comment Maurras prend le soin de justifier cette distorsion, de sorte à le mettre face à ses contradictions.

Wendy Prin-Conti est professeur agrégée de lettres modernes et doctorante contractuelle chargée de cours à l'université Paris III – Sorbonne Nouvelle. Elle prépare actuellement une thèse sous la double direction de Henri Scepi (CRP19) et de Stéphane Chaudier (Lille III), intitulée « Pour un modernisme à la française », dans laquelle elle cherche à montrer tout à la fois la pérennité et le retravail de l'héritage romantique dans la poésie du premier vingtième siècle (1900-1925). Elle a déjà publié dans plusieurs revues à comité de lecture. En juin 2015, elle a donné à la *RHLF* le fruit d'une enquête sur *Noir et Blanc*, comédie de salon oubliée du jeune Jean Cocteau. Elle vient de faire paraître chez Peter Lang un article consacré aux transformations apportées au dandysme historique par la jeunesse 1900. Elle a organisé en novembre dernier une journée d'étude sur les femmes poètes de la Belle Époque, dont les actes sont en cours de publication chez Champion.

Vital Rambaud : « Chronique de la Grande Guerre de Maurice Barrès ou le refus stylistique du kaki »

Le 7 novembre 1914, Barrès, protestant contre le style des communiqués officiels, publiait dans *L'Écho de Paris* un article intitulé « N'abusons pas de la teinte kaki ». Nous nous proposons tout à la fois d'étudier les raisons de ce refus du kaki et la manière dont l'écrivain-journaliste de *L'Écho de Paris* s'est efforcé de donner d'autres couleurs aux articles qu'il réunira, après la guerre, sous le titre de *Chronique de la Grande Guerre*. Nous nous demanderons, en particulier, dans quelle mesure ces couleurs sont inventées pour les circonstances de la guerre ou peuvent être considérées comme proprement barrésiennes, rappelant celles de certaines de ses œuvres antérieures.

Enseignant de Littérature française à l'Université de Paris-Sorbonne, Vital Rambaud dirige actuellement le Département d'Études françaises de l'Université Paris-Sorbonne Abu Dhabi. Spécialiste de Maurice Barrès dont il a édité les *Romans et voyages* dans la collection « Bouquins », il a publié avec Denis Pernot en 2017 *Les Diverses Familles spirituelles de la*

France et prépare avec lui une anthologie de la *Chronique de la Grande Guerre*.

Jean Rouaud : « Sacré style »

Le style n'est qu'un effet de langage, une prose chantournée, sophistiquée qui n'a rien d'autre à dire que cette boursoufflure du verbe. C'est sa seule information. Autrement dit il s'agit de dire autrement ce qui n'a pas grand chose à dire et de donner l'illusion d'un dire supérieur. Le style c'est parler hors de soi et plus haut que soi. Parler à qui ? pas au voisin de table pour lui demander la salière. À une entité puissante dont on estime qu'elle ne se contentera pas du langage commun. S'en contenterait-elle qu'elle serait commune. Le style sert à porter à bout de bras une « idée » qui sans lui retomberait comme un soufflé. Où l'on comprend, qu'à travers ce surmoi sublimé de la parole, le style s'adresse à l'esprit de la toute puissance, à la divinité pour dire vite. Le style n'est que la forme dénaturée, « laïcisée » de l'incantation religieuse. On ne parle pas à Dieu comme au commun des mortels. Peu à peu cette langue sacrée, élaborée, si peu « commune », va « atterrir », s'autoriser, (on a eu un exemple au XXe avec l'hébreu qui de langue sacrée est devenue langue de communication, ou comment dans les prières, après Vatican 2, on a utilisé le tu au lieu de vous pour s'adresser à Dieu dans le Notre Père, forme de familiarité, alors que les Anglais ont conservé le Tu de l'intime pour la prière), ne plus croire qu'en elle-même, de devenir cet objet vénéré par elle-même et pour elle-même, d'où cette impression de tourner à vide. Autrement dit le style est un drapé, un effet de manche et de trémolos qui ont oublié leur fonction première. Désormais la vocation du style, c'est de brasser du vent. En créant, par cet appel d'air, une formidable nostalgie du spirituel. Mais du coup tout candidat au pouvoir, à la toute puissance, puise dans cette matière démonétisée de la langue sacrée pour s'inventer en dieu vivant et créer par le style, par cette forme outrancière de la langue, une assemblée de fidèles, de croyants, un « peuple ». On peut être un tyran sans style. Auquel cas on se retranche derrière des lunettes fumées et dans le silence. Sinon on harangue, on s'incarne soi-même sans son verbe. Amour sacré de la patrie, disent-ils. Amour sacré d'eux-mêmes.

Jean Rouaud a obtenu le Prix Goncourt en 1990 pour son premier roman, *Les Champs d'honneur* (Les Éditions de Minuit). Romancier, poète, essayiste, théoricien de la littérature, il est l'auteur d'une œuvre riche et plurielle, qui propose de relire l'histoire et la littérature, mais aussi de réfléchir au monde actuel de manière « poétique ». Son dernier ouvrage, *La Splendeur escamotée de frère Cheval ou le Secret des grottes ornées*, est paru chez Grasset en janvier 2018.

Alexandre de Vitry : « Le “fin langage français” de Péguy : style national ou stylistique nationaliste ? »

Péguy attache explicitement son patriotisme à la question non seulement de la langue française, mais de ce qu'il nomme le style. La France qu'il chérit et que le monde moderne menace de détruire se concentre dans « une race ; un homme ; un style » (*Un poète l'a dit*, 1907) et se manifeste aussi bien dans le « fin langage français » des « gars de la Loire » (*Victor-Marie, comte Hugo*, 1910) que chez les auteurs classiques. S'appropriant à plusieurs reprises la sempiternelle formule de Buffon selon laquelle « le style est l'homme même », Péguy construit sa stylistique nationale comme une anthropologie : décrire la France, c'est décrire un style, c'est-à-dire un homme.

À partir de ce constat, nous tâcherons de répondre aux questions suivantes :

- Péguy construit-il, à travers son usage de la notion de style, une forme de stylistique nationaliste ?

- Compte tenu du parcours mouvementé de Péguy, cette vision anthropomorphique du style se manifeste-t-elle spécifiquement dans sa rhétorique patriotique, voire nationaliste, ou se retrouve-t-elle aussi bien dans son discours dreyfusard, socialiste ou chrétien ? Autrement dit, son nationalisme est-il subordonné à son anthropologie du style, ou l'inverse ?

- Comment cette vision du style national s'inscrit-elle dans le paysage intellectuel du nationalisme contemporain, celui des anciens adversaires de Péguy ? Peut-on mettre Péguy en perspective avec l'usage que font Barrès ou Maurras des catégories littéraires dans leur pensée politique ?

Alexandre de Vitry est ancien élève de l'ENS de Lyon, agrégé de lettres modernes et docteur en littérature française de l'université Paris-Sorbonne. Il est l'auteur de *L'Invention de Philippe Muray* (Carnets Nord,

2011), de *La Conquête de l'Alsace* (JC Lattès, 2014) et de *Conspirations d'un solitaire. L'Individualisme civique de Charles Péguy* (Les Belles Lettres, 2015). Il a par ailleurs établi une édition des principaux essais de Péguy pour la collection « Bouquins » (*Mystique et Politique*, Robert Laffont, 2015). Il enseigne actuellement dans le secondaire.

Jean-Michel Wittmann : « Le style viril : un fantasme nationaliste ? »

La question de la virilité, érigée en critère de jugement, revient souvent dans les réflexions de Maurras sur la littérature. Un tel discours déborde immédiatement la question de la langue ou du style : il engage des enjeux éthiques et idéologiques autant qu'esthétiques. Il ne s'agira donc pas ici de mesurer ou de démontrer par une analyse rhétorique la supposée virilité ou, au contraire, l'efféminement, d'un style donné, mais d'éclairer les enjeux qui sous-tendent le déploiement d'un idéal ou, plus exactement sans doute, d'un fantasme, celui d'un hypothétique style viril, en s'appuyant principalement sur les réflexions de Maurras sur la littérature.

Jean-Michel Wittmann est Professeur de littérature française des XIX^e et XX^e siècles à l'Université de Lorraine (site de Metz). Spécialiste de Gide auquel il a consacré plusieurs ouvrages (dont *Gide politique. Essai sur Les Faux-Monnayeurs*, 2011), il travaille plus largement sur les rapports entre littérature, morale et idéologie dans la littérature de la Belle Époque (autour de l'œuvre et de la figure de Barrès notamment) et de l'entre-deux-guerres (autour de Drieu la Rochelle entre autres).

Du style des idées (II) : les écrivains, la langue française et l'idée de nation (1870-1940)

Stéphanie Bertrand et Jean-Michel Wittmann
Université de Lorraine – 27-28 juin 2019

Dans le cadre des réflexions menées par l'axe 3 du Centre Écritures (EA 3943) sur la construction des identités collectives et les phénomènes de « constructions mémorielles et [de] sacralisation » (COMES), le projet intitulé *Du style des idées : nation(alisme) et littérature (1870-1940)* propose de réfléchir à la manière dont, en littérature, dans un contexte marqué par l'affirmation du nationalisme, l'imaginaire de la langue contribue à forger ou à remettre en question l'identité nationale française.

La défaite française de 1870 face à la Prusse et l'annexion de l'Alsace-Moselle ont érigé les réflexions linguistiques au statut de préoccupations nationales voire nationalistes. Contre Renan, qui estimait qu'« [u]ne nation n'est pas constituée par le fait qu'on parle une même langue⁶ », l'idéologie nationaliste, à la suite de Barrès notamment, s'est attachée à construire, au contraire, une équivalence entre nation et langue française, sous le signe de la « clarté » et de la « pureté ». Le « classicisme », véritable « mythologie politique » de l'époque, affirme alors que « le français classique revêt à la fois un caractère éminemment national et des vertus universelles⁷[...] ». ».

Un premier colloque, organisé à l'université du Luxembourg les 28 et 29 juin 2018, s'est ainsi interrogé sur l'existence d'un « style nationaliste » ; une étude du style, de la poétique et de l'imaginaire linguistique propres aux œuvres des écrivains considérés comme nationalistes (Maurice Barrès, Charles Péguy, Charles Maurras), mais aussi des romanciers dont l'œuvre reflète des idées et des valeurs proches du nationalisme (tels René Bazin et Ernest Psichari), ou encore des essayistes ou pamphlétaires (comme Paul Déroulède ou encore Édouard Drumont), sans oublier la prose des critiques ou des revues proches du nationalisme, a ainsi cherché à mieux cerner la place et la conception du style littéraire dans les idéologies nationalistes entre 1870 et 1920.

⁶ Renan Ernest, « Des services rendus aux sciences historiques par la philologie » [1904], in *Mélanges religieux et historiques. Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Calmann-Lévy, 1958, p. 1232.

⁷ Chaudier Stéphane, « La référence classique dans la prose narrative », in Philippe Gilles et Piat Julien (éds.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009, p. 319.

Il s'agit désormais, en s'appuyant sur un empan chronologique et un corpus élargis (1870-1940), de voir plus largement comment les ressources et la représentation linguistiques participent à la construction d'un imaginaire et d'une identité nationale.

Pistes de réflexion

- **La langue française, enjeu du discours et de la représentation dans le roman national(iste)**

Entre 1870 et 1940, la langue française occupe une place centrale dans les œuvres romanesques des écrivains, nationalistes *a fortiori* : les personnages et/ou le narrateur en proposent une représentation qu'il s'agira de préciser. Objet de représentations comme de discours, la langue participe volontiers, dans ce cas, d'une définition-célébration du génie français. Les notions – aussi vagues que potentiellement polémiques – de « race », « civilisation », « esprit national », sont autant de leitmotifs dont les enjeux méritent d'être explicités. Dans ce contexte, la réflexion n'oubliera pas les œuvres – aujourd'hui oubliées – vouées en leur temps à la célébration des provinces perdues ou de l'empire colonial.

- **Liens problématiques de la langue française à son histoire**

Parallèlement à la représentation dont la langue française fait l'objet dans les œuvres et le discours littéraires, celle-ci se trouve au cœur des débats qui agitent le milieu littéraire à partir des années 1870 et de manière redoublée dans l'entre-deux-guerres. Le débat sur le statut du latin, la méfiance face à l'apprentissage scolaire de la langue française médiévale, le refus d'entériner certaines évolutions linguistiques : autant d'exemples révélateurs de la portée idéologique des préoccupations linguistiques qui ont agité le milieu littéraire au début du XX^e siècle, bien au-delà des écrivains dits nationalistes.

Au-delà des enjeux bien connus de la querelle grammaticale des années 1920⁸, on pourra réfléchir à la manière dont les écrivains de la III^e République ont évoqué et nourri ces débats tout à la fois historiques,

linguistiques, lexicologiques et scolaires, et expliciter l'influence de leurs

⁸ Voir à ce sujet Gilles Philippe, *Flaubert savait-il écrire ? Une querelle grammaticale (1919-1921)*, Grenoble, Ellug, « Archives critiques », 2004.

DU STYLE DES IDÉES (II)

réflexions dans la représentation de la langue française comme image (éventuellement renouvelée) de la nation.

- **Le français face aux langues étrangères**

La définition de la langue française passe aussi par la clarification de son lien – ambivalent et ambigu – aux langues étrangères : « Alors que l'exotisme est au centre d'une véritable mode mondaine, et que les cosmopolites fin-de-siècle se gargarisent d'anglicismes, l'introduction de termes étrangers dans la langue française fait débat⁹ ». Le débat, en effet, est vif entre les partisans de l'enrichissement (tel Paul Adam, qui estime que « Notre français s'enrichit de termes anglais, et l'allemand est rempli de vocables empruntés à notre dictionnaire¹⁰ ») et les défenseurs d'une « langue pure » de tout emprunt étranger. On pourra ainsi s'interroger sur la portée idéologique des débats relatifs à l'intégration ou non de termes « étrangers » dans la langue française.

Comité scientifique

Jean-François P. Bonnot, professeur des Universités honoraire, associé au Centre « Écritures », Université de Lorraine

Stéphane Chaudier, professeur des Universités, Université de Lille III

Sylvie Freyermuth, professeur des Universités, Université du Luxembourg

Emmanuelle Kaës, maître de conférences HDR, Université de Tours

Denis Pernot, professeur des Universités, Université Paris XIII

Gilles Philippe, professeur des Universités, Université de Lausanne

Jean-Michel Wittmann, professeur des Universités, Université de Lorraine

⁹ Al-Matary Sarah, *Idéalisme latin et quête de « race » : un imaginaire politique, entre nationalisme et internationalisme : France-Amérique hispanique, 1860-1933*, thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université de Lyon 2 sous la direction de René-Pierre Colin, p. 156.

¹⁰ *La Morale de la France*, Paris, Librairie moderne, Maurice Bauche éditeur, 1908, p. 48

LIEU DU COLLOQUE

Université du Luxembourg – Campus Belval

Maison des Sciences Humaines

Salle Black Box

11, Porte des Sciences

L-4366 Esch-sur-Alzette

Tel.: (+352) 46 66 44 1

